

ALEXANDRE JAQUA



ENTROPY
SUR LE FIL DU MIROIR



Alexandre Jaqua

Sur le fil du miroir

© Alexandre Jaqua, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5130-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents

*

Entropie - \ã.tʁɔ.pi\ - féminin :

Quantité physique qui mesure le degré de désordre d'un système.

1.

La petite épicerie faisait partie de ces commerces ouverts à toute heure du jour et de la nuit, l'un des derniers du quartier à s'être plié à ce système. Elle avait dû céder, confrontée à la baisse de chiffre d'affaires qu'avait engendré son refus initial de s'aligner. Cette règle s'était pourtant installée en douceur, au début. Quelques boutiques avaient reçu une subvention de la ville en échange de leur ouverture 24h sur 24, afin que les consommateurs ne se retrouvent jamais en manque d'une quelconque marchandise, qu'elle fut alimentaire, médicamenteuse ou vestimentaire. Très vite, les enseignes voisines avaient également dû adopter ce mode de fonctionnement pour garder leur clientèle, et par onde de choc ce fut l'intégralité des commerces qui dut s'adapter.

Malgré tout, celui-ci était l'un des derniers spécimens d'une espèce en voie de disparition. À ce jour, une grande majorité des bâtiments étaient équipés d'un système de livraison ultra rapide. Vous passiez une commande depuis votre appartement et un réseau d'énormes tubes à propulsion magnétique vous l'amenait en moins de cinq minutes depuis l'un des centres de distribution situés en périphérie de la ville. Alors, bien sûr, se déplacer pour faire ses courses était devenu une immense perte de temps. Et, ainsi, les boutiques avaient fermé les unes après les autres. Celle-ci n'avait plus que deux mois à tenir avant la fin du Test pour espérer survivre.

Le silence qui y régnait était assourdissant. Seul le tapotement des doigts du gérant sur son comptoir venait perturber le très faible bourdonnement des voitures qui passaient dans la rue à vive allure. Accroupie près d'un des rayons, je faisais défiler du bout du doigt une multitude d'hologrammes représentant diverses bouteilles en trois dimensions. À chacun d'entre eux était associée une description que je lisais attentivement, sans parvenir à me décider. Poussant un léger soupir, je me tournai vers le gérant qui était occupé à suivre un quelconque programme télévisé que lui seul pouvait voir, et l'interpellai :

« Hey, Sal ? Tu t'y connais un peu en spiritueux ? »

Salvatore releva la tête et m'observa en fronçant les sourcils. On se connaissait bien, cela faisait plus de six ans que je faisais mes courses dans sa boutique, une à deux fois par semaine. J'en avais vu la fréquentation diminuer, peu à peu. Je n'y avais plus croisé d'autre client depuis presque trois mois.

C'était devenu une routine entre nous. J'entrais, je le saluais, je suivais un trajet que je connaissais par cœur parmi les rayons, on échangeait quelques mots,

je payais et je m'en allais avec mes provisions. Cependant, c'était bien la première fois depuis plusieurs années que je lui demandais son aide.

« Personne ne s'y est plus intéressé depuis bien longtemps ! répondit-il en posant ses coudes sur le comptoir. Je me demande même pourquoi j'ai laissé ça en rayon. J'espère sans doute encore que Winthorpe vont finir par réactiver la métabolisation. Qu'est-ce que tu cherches, au juste ? »

Ah, il pouvait toujours rêver. La sensation d'ivresse avait été annihilée par une mise à jour assez controversée du Système, sept ans plus tôt. Soi-disant que cela perturbait son correct fonctionnement, et que c'était un risque qui ne pouvait être pris. Alors, plutôt que de retirer péniblement toutes les bouteilles du marché, risquant ainsi un commerce de contrebande, il avait suffi d'empêcher le corps de métaboliser la molécule d'alcool. Facile, quand on a des millions de nanomachines répartis dans les moindres recoins de son organisme, travaillant de concert.

« J'en sais rien... quelque chose de pas trop cher et qui se déguste, j'imagine. » commençai-je sans grande conviction. Puis, voyant qu'il n'avait toujours pas quitté son expression incrédule, j'ajoutai :

« C'est pour mon frère, il ne vit pas à New Haven. Il n'est pas connecté. »

Un léger sourire apparut enfin sur le visage de Salvadore, et il se pencha par-dessus son comptoir. Je fis pivoter l'hologramme pour qu'il puisse le voir correctement, et après quelques secondes de réflexion il leva la main :

« Non, ça c'est de la vodka bas de gamme, ça a un goût de désinfectant. Monte de deux catégories et va au troisième article » conseilla-t-il en mimant machinalement les gestes que je devais effectuer. Je m'exécutai, et il hocha lentement la tête :

« Voilà. C'est ce que je buvais parfois, avant. Un bon scotch, accessible et pas trop cher. Ton frère devrait aimer. »

Je m'en voulais un peu d'avoir menti, mais c'était le seul moyen pour ne pas éveiller sa curiosité. J'avais bien un grand frère, mais notre dernier contact remontait à des lustres et le temps des cadeaux était révolu. Heureusement, Sal ne disposait pas du programme Détecteur de mensonges, sans doute bien trop cher pour lui. C'était mieux comme cela.

D'une pression du doigt sur l'hologramme, je sélectionnai la bouteille que l'on venait de me conseiller et son prix vint s'ajouter au total calculé en temps réel par l'automate de la boutique. Mes emplettes terminées, je me dirigeai vers le commerçant.

« Comment va le business ? demandai-je maladroitement, pour passer à un

autre sujet de conversation.

— Tu es ma quatrième cliente de la journée. » répondit Salvadore avec lassitude, alors que les chiffres lumineux situés sur le mur derrière lui affichaient « 18 :46 ».

Les nanomachines ne parvenaient plus vraiment à gommer la fatigue qui s'installait progressivement sur son visage. Ses longs cheveux bruns plaqués sur son crane ne maintenaient plus l'illusion de la jeunesse. En cinq ans, il avait l'air d'en avoir pris vingt. Sans doute aussi parce que, à l'époque où son commerce faisait encore du chiffre, Salvadore possédait le programme de rajeunissement. Hélas, le lent déclin de ses revenus l'avait forcé à y renoncer, comme à tant d'autres fonctionnalités de ce genre. Aujourd'hui, il devait se contenter de la version de base des nanos, celle qui ne comprenait que les programmes de santé, de prévention d'accidents et d'anticriminalité, sponsorisée par la ville dans le cadre du Test. Depuis presque dix ans, et pour encore deux mois donc, Winthorpe menait un essai clinique à grande échelle pour démontrer au monde entier les prouesses de leur nouvelle technologie. À l'échéance, si la réussite était au rendez-vous, les nanomachines seraient déployées de façon globale. Et, soyons honnêtes, cela semblait extrêmement bien parti.

Tout était sous contrôle.

Le montant total de mes achats s'afficha, flottant dans l'air juste au-dessus du comptoir. Une petite animation, visible seulement à mon regard, indiquait le solde actuel de mon compte en banque, et ce qu'il serait une fois la transaction validée. La somme était encore assez rondelette, bien qu'ayant connu une décroissance drastique ces derniers mois. Il était grand temps que je trouve un travail.

Je payai en passant mon poignet à travers l'hologramme, et aussitôt deux grands sacs contenant mes courses parfaitement rangées et triées furent déposés à côté de moi. Salvadore n'était guère plus présent que pour offrir un visage humain au commerce. En vérité, tout se faisait automatiquement. Lentement, discuter en face à face était devenu une activité obsolète. C'était aussi, d'une certaine façon, ce qui avait précipité la chute de ce genre de magasins. Mais Sal se faisait un devoir d'être présent, là, derrière son comptoir, pendant ses onze heures de travail quotidien. Le reste du temps, deux employés prenaient le relais.

J'empoignai les sacs, saluai le commerçant et sortis dans la rue. Sitôt passée la porte renforcée, le bourdonnement des voitures s'intensifia légèrement, reconnaissable entre mille par sa constance quasi-parfaite. Elles ne ralentissaient pas, n'accéléraient pas, elles allaient d'un point A à un point B sans la moindre

variation de vitesse et ce quel que soit le trafic. Toutes les automobiles de la ville étaient reliées au Système, ce qui leur permettait d'évoluer avec une efficacité totale. La conduite était autonome, l'utilisateur n'ayant plus qu'à choisir sa destination. Du moins, jusqu'aux limites de l'agglomération, au-delà desquelles le volant et les pédales redevenaient accessibles et l'humain retrouvait les pleins pouvoirs.

Le soleil se couchait sur New Haven. Une douce lumière orangée berçait les bâtiments, alors que le ciel s'assombrissait peu à peu. La température commençait à baisser, et je frissonnai, couverte par un simple t-shirt gris. Je levai l'avant-bras, alourdi par les sacs de provisions, et aussitôt un autre hologramme apparut en lévitation au-dessus de mon poignet. Après quelques pressions de mon doigt sur l'affichage, toute sensation de froid s'en alla.

La distance n'était pas bien grande jusqu'à mon appartement. J'aurais tout de même pu prendre le métro pour parcourir les deux blocs qui m'en séparaient, mais je choisis finalement de marcher, levant le nez pour observer distraitement le manège habituel qui se déroulait à la station me surplombant. Quelques mètres plus haut, une petite alarme retentit, indiquant une rame en approche. Le métropolitain était un moyen de transport très agréable. Un passage par minute à toute heure, totalement silencieux, très rapide et à la fois très sécurisant. Le dernier incident remontait à près de six ans, et l'accélération était si justement dosée que l'on ne risquait même pas de basculer si l'on se tenait en équilibre sur un pied. Et puis, c'était l'un des rares endroits où la promiscuité permettait d'observer les autres personnes. La neutralité étant de mise, les émotions contagieuses, chacun gardait bien pour soi ses états d'âme pendant les quelques secondes ou minutes de son trajet. On ne souriait pas dans les transports en commun. C'était la règle. La routine.

Ramenée à la réalité par une nouvelle alarme, je me remis en route. Le soleil était définitivement sur le déclin, déclenchant l'éclairage automatique de la ville. La chaussée éclairée par en-dessous renforçait l'impression que les automobiles glissaient sur la route, suspendues à quelques centimètres du sol. Le flux était ininterrompu. La route appartenait entièrement aux voitures, les piétons empruntant des passerelles vitrées pour traverser. On en croisait régulièrement, deux par bloc au minimum, mais le verre était si transparent qu'elles se fondaient totalement dans le paysage. Pour ainsi dire, on peinait à discerner celles qui n'étaient pas directement devant nos yeux.

Après avoir traversé l'une d'elles, j'arrivai en contrebas d'un grand immeuble. Enfin, grand... tout était relatif. À échelle humaine, il était imposant, en effet.

Une trentaine d'étages constituaient ce monolithe de verre qui reflétait chaque rayon du soleil. Un bel ouvrage, sans aucun doute. Mais en comparaison des autres bâtiments du quartier, c'était l'un des plus petits et des plus anciens. La ville de New Haven étant délimitée par un canal artificiel qui se jetait de part et d'autre dans l'océan, toute extension horizontale était proscrite, ne laissant pour seule option qu'une course effrénée vers le ciel.

Le concierge, souvent posté derrière son grand comptoir marbré, était absent. Ce n'était pas alarmant. Plus rien ne l'était. De toute façon, lui aussi n'était plus là que pour un vague contact humain, aidant les éventuelles personnes non connectées qui viendraient visiter un résident. Mais celles-ci se faisaient de plus en plus rares.

Resserrant mes doigts engourdis sur les anses des sacs, je traversai le hall d'entrée et me dirigeai vers la rangée d'ascenseurs. À mon approche, l'une des cabines s'anima. Une pression sur le bouton holographique du vingt-troisième étage et les portes se fermèrent dans un silence complet. C'était l'un des rares immeubles du centre-ville à encore posséder cette vieille interface. La nouvelle mode voulait que les cabines soient totalement automatisées. Elles vous reconnaissaient et vous emmenaient à votre étage ou à celui de la personne que vous désiriez voir. C'était là un échange de bons procédés, vous autorisiez le Système à vous espionner encore un peu plus contre une efficacité et un confort toujours accrus. Finalement, tant que vous n'aviez rien à cacher, c'était un deal presque équitable.

Vingt-troisième étage. La montée n'avait duré qu'un instant. Doux, rapide et sécurisé, que demander de plus ?

L'épaisse moquette rouge et blanche du palier contrastait avec la sobriété boisée de la cabine. Après quelques pas au détour du couloir, je passai ma main devant un petit capteur, et la porte de l'appartement 23B se déverrouilla avec un léger déclic.